

La mondialisation et la culture islamique par le Pr. Belamine Seïf-El-Islam*



Avant de traiter de l'effet de la mondialisation sur la culture islamique, il me semble qu'il convient de souligner, d'emblée, qu'il n'y a aucun lien entre *la mondialisation et la modernité*. Par paresse intellectuelle, par ignorance ou par volonté délibérée de créer un brouillard artificiel autour de concepts précis impliquant des perspectives claires tout aussi précises, on feint de croire que la modernité est le corollaire, le pendant ou la résultante de la mondialisation. Précisons, tout de suite, que la mondialisation est un concept essentiellement économique, en prise directe sur la réalité actuelle, et en ce sens on peut dire qu'il est moderne. C'est le lieu de dire que les termes *modernité* et *moderne*, voire *mode*, s'ils sont dérivés de la même racine latine *modus*, qui fait référence à la manière de faire et d'agir, expriment des nuances assez sensibles dans leur signification. Quand on qualifie une attitude ou une pensée de *moderne*, on fait un simple constat en rapport avec leur caractère actuel, c'est-à-dire quelque chose de volatil, changeant, lié plus à la chronologie qu'à la valeur ou à la qualité intrinsèques de ce dont on parle. *Le moderne* c'est ce qui est récent, proche de nous dans l'espace chronologique; ce qui est moderne, donc actuel, sera forcément dépassé demain. Le terme *mode* ajoute à cet aspect un côté dérisoire, voire frivole: être à la mode, c'est être au goût du jour, c'est-à-dire fluctuant au gré des circonstances. *La modernité*, par contre, c'est, plus qu'un constat ou un état d'esprit, une attitude dynamique, une démarche; c'est se projeter toujours vers l'avant, remettre en question de façon permanente les idées toutes faites, révolutionner les esprits. Tous les prophètes ont été, à tour de rôle, des *modernistes* puisqu'ils ont été, à leur façon, des témoins et des remueurs de consciences. Mohammed (qsssl) est le dernier Envoyé mais le premier moderniste.

La modernité, c'est réaffirmer avec constance sous des formes renouvelées, en harmonie, en symbiose avec des temps nouveaux, des valeurs humaines universelles, intemporelles, impérissables, pour tout dire indémodables. Elle consiste, également, à trier, sélectionner dans le ou les acquis ce qui est bénéfique aussi bien à l'individu qu'au groupe ; c'est donc, finalement, exercer son esprit critique. *Al-ijtihad*, mot

galvaudé, c'est avant tout la manifestation éclatante de l'exercice de l'esprit critique. Le mot *critique* vient du verbe grec *krinein* qui signifie justement discerner, trier, sélectionner. Le musulman moderniste, c'est-à-dire soucieux de modernité, ce n'est pas celui fasciné par les lumières factices et dérisoires du prétendu progrès, ou hypnotisé par les avancées techniques et technologiques de l'Occident; ce n'est pas celui qui est à la mode ; ce n'est pas, non plus, celui, mouton bêlant qui suit, sans se poser de questions, le groupe dans lequel il vit. L'homme n'est pas un roseau pensant ni un animal doué de raison, car il n'est ni un végétal ni un animal ; il n'est pas, non plus, un être mangeant et agissant routinièrement. L'homme, et plus encore le musulman moderniste, doit s'affranchir de la routine; il doit s'affirmer en tant qu'être noble, vivant, *hayy*, qui exerce la raison que Dieu lui a laissée en dépôt et il doit demeurer *yaqïdh*, vigilant. En disant cela je repense à *Hayy Ibn Yaqzân*, cet ouvrage d'Ibn Toufayl l'Andalou, qui s'est inspiré, pour l'écrire, d'Ibn Sînâ, l'Avicenne du Moyen Age européen.

L'Islâm offre au croyant la possibilité d'ouvrir, chaque jour que Dieu fait, des perspectives nouvelles, des prospectives. Dès son avènement, il a été l'occasion, pour la nouvelle communauté des croyants, d'un voyage spatial, à l'intérieur de la Péninsule d'abord, puis vers le Nord, dans l'ex-Mésopotamie, à l'Est, vers la Perse et l'Inde, et à l'Ouest, vers le Nord de l'Afrique. Puis, ce voyage spatial est devenu un voyage de découvertes du savoir des autres pour l'intégrer et l'assimiler, appliquant en cela l'injonction du Prophète: «*Allez à la recherche du savoir, s'il le faut jusqu'en Chine*». La Chine était considérée à l'époque comme l'extrême limite du monde connu. La fondation, à Bagdad, en 832, de *Beyt el-hikma*, par le calife abbasside Al-Mamoûn, est un des grands moments de l'histoire universelle. Al-Mamoûn a refait le geste auguste de l'Empereur Alexandre le Grand, créant dans sa nouvelle ville, Alexandrie, onze siècles plus tôt, le *Muséion*, littéralement le *Temple des Muses*, un haut lieu du savoir, à la fois Université et Académie. Comme le *Musée*, *Beyt el-hikma* devait être un organisme vivant, capable de contribuer au progrès des connaissances humaines; son rôle, sa fonction, était d'accroître le patrimoine scientifique. Il était, à la fois, lieu de recherche, de culture, d'enseignement et de traduction. Des missions ont été envoyées par le Calife dans tous les lieux de savoir de l'époque pour en rapporter des manuscrits, à prix d'or le plus souvent. Sauf que dans le cas de *Beyt el-hikma*, il ne s'agissait pas simplement d'un cadre strictement profane du savoir pour le savoir, de la science pour la science, mais de tenter d'approfondir, avec un outillage

intellectuel plus élaboré, la réflexion du croyant sur le monde spirituel et pas uniquement matériel.

La mondialisation, improprement appelée aussi globalisation, est, comme je l'ai dit précédemment, un concept essentiellement économique qui fait du monde un vaste marché gouverné par la seule loi de l'offre et de la demande et où donc le plus fort, le plus puissant dévore le plus faible, le moins bien protégé. Ce concept a été imaginé par l'Occident et, en particulier, par la première puissance économique mondiale, les Etats-Unis, pour s'accaparer de nouveaux marchés pour ses produits et s'offrir des matières premières et des sources d'énergie au plus bas prix. En fait, ce concept vient à remplacer ce qui a été la règle, à partir de la fin du XV siècle et le début du XVI, la constitution de grands empires par la colonisation de vastes territoires qui offraient des débouchés aux économies des grands Etats européens en formation, et de la main-d'œuvre et des matières premières à bas prix.

Le XVI siècle en Europe est celui de la naissance d'Etats modernes forts, autoritaires et celui du développement de l'institution bancaire. Sous couvert d'exploration de nouveaux mondes, vierges de toute civilisation, de civiliser des peuples barbares ou d'évangéliser des hordes d'êtres primitifs vivant à l'état sauvage, l'Europe occidentale a imposé sa présence et sa suprématie matérielle à une grande partie du monde. Des peuples entiers ont été voués à l'anéantissement (peuples indiens d'Amérique et aborigènes d'Australie) ou à l'esclavage (peuples africains). Avec le début de l'industrialisation, dans la seconde moitié du XVIII siècle et son essor, au XIX siècle l'Europe a poussé à son extrême l'exploitation des pays d'Amérique et d'Afrique essentiellement. Les empires coloniaux du XIX siècle, l'anglais et le français notamment, ont systématisé l'utilisation de la main-d'œuvre locale et l'exploitation des richesses pour leurs besoins propres.

Le processus de décolonisation et l'émergence d'une nouvelle puissance économique au XX siècle ont changé la donne sans modifier les fondements de l'économie capitaliste, bien au contraire : produire de plus en plus, de moins en moins cher, et écouler de plus en plus de produits pour faire de plus en plus de profits.

La stratégie des Etats-Unis est, depuis le XIX siècle, de s'offrir des chasses gardées : cela a été d'abord l'Amérique latine au XIX siècle (doctrine de Monroe) et à présent le Moyen-Orient pour ses richesses

pétrolières. Depuis 1945, le seul obstacle à cette expansion a été, peu ou prou, la souveraineté réelle ou fictive des Etats. Avec la mondialisation et, donc, la disparition des barrières douanières et des frontières pour le commerce, les grandes multinationales, surpuissantes (américaines surtout) peuvent dominer le monde. Le cas de Microsoft est éclairant à cet égard. Tout ce processus auquel nous assistons n'étonne pas outre mesure puisqu'il est l'essence même du capitalisme et de ce que l'on appelle le monde de la libre entreprise.

Un exemple concret permet d'illustrer ce processus : que sont devenus, dans les grandes métropoles, puis dans les moyennes villes, les petits commerces locaux, les petites boutiques, les petites épiceries? Ils ont disparu petit à petit sous la poussée, le coup de boutoir des supermarchés et des hypermarchés. C'est ainsi que les grandes multinationales peuvent imposer aux peuples du monde entier leurs produits qui deviennent des produits standard. La bouteille de Coca Cola ou le hamburger sont disponibles, à présent, dans le monde entier, aux dépens des produits locaux souvent de meilleure qualité. La mondialisation, c'est comme une nouvelle religion qui prétendrait satisfaire les besoins les plus terre à terre de l'homme, quitte à les susciter par une promotion permanente ; la publicité est omniprésente sur tous les supports audio-visuels.

Le plus grave, c'est que la culture qui fait la spécificité des communautés humaines et qui est étroitement liée à leur épanouissement, a été réduite, ravalée à l'état de simple produit de large consommation qu'il convient de fabriquer, échanger, vendre, rentabiliser. Dès le moment où le produit culturel est assimilé à un objet d'usage courant à consommer comme une lessive ou une boisson gazeuse, on conçoit aisément que seules les grandes entreprises puissent en assurer la fabrication au meilleur coût, la promotion et la rentabilisation. Aujourd'hui, aux Etats-Unis, la musique et le cinéma, par exemple, sont devenus des industries à part entière et de diffusion universelle: le produit, bien fait, bien ficelé, bien présenté est partout bien accueilli par des publics ravis qui ne demandent qu'à se divertir, sans se poser de questions; sauf que le produit culturel porte la marque d'une société et délivre un message plus ou moins implicite. Le western américain de la grande époque hollywoodienne a présenté, des années durant, le brave pionnier blanc, souvent fraîchement débarqué de son Europe natale, en butte aux agressions du sauvage peau-rouge. La culture du plus puissant se diffuse insidieusement, pernicieusement. Les

héros, pour de nombreuses générations, avaient pour nom Gary Cooper, Humphrey Bogart et Clark Gable, c'est-à-dire anglo-saxons et non pas indiens, chinois ou arabes. Comment, dès lors, la culture islamique ne serait-elle pas en danger dans le processus de mondialisation?

On peut opposer la mondialisation qui manifeste l'hégémonie d'un certain nombre de multinationales sur l'économie mondiale et l'imposition à une grande partie de l'humanité du modèle culturel occidental, pour ne pas dire anglo-saxon, à l'universalisme de l'Islâm qui suppose l'adhésion pleine et entière de l'esprit et du cœur de chaque individu, quelles que soient ses origines et ses convictions initiales, à un message spirituel, à une éthique, à une foi.

Le grand espace arabo-musulman n'est, pour les grandes multinationales du divertissement, qu'un grand marché où écouler des produits standard véhiculant la culture US, une culture qui puise ses racines dans les valeurs judéo-chrétiennes issues des premiers groupes de colons, venus des Iles Britanniques au XVII^e siècle. L'esprit des Pères Pèlerins, ces puritains venus d'Angleterre sur le bateau *Mayflower* en 1620, et qui débarquèrent sur les côtes du Massachusetts, souffle encore sur les institutions actuelles des Etats-Unis d'Amérique et sur certaines de leurs traditions : le *Thanksgiving Day*, le Jour d'action de grâces, avec la fameuse dinde rôtie, fête religieuse au départ et devenue fête nationale en 1941, est une réminiscence du XVII^e siècle. Une partie des colons débarqués sur les côtes américaines au XVII^e siècle voulait fonder en Amérique une nouvelle Jérusalem ; les références sont donc, dès le début, éminemment bibliques. Ces colons venus des Iles Britanniques et ceux venus d'Espagne à partir de la première décennie du XVI^e siècle, pour créer l'empire colonial espagnol d'Amérique, sont d'abord des Européens éduqués et formés dans la plus pure tradition chrétienne. L'Europe n'a cessé depuis l'époque des Croisades (XII^e siècle), après avoir fait sien l'héritage gréco-romain et tiré le meilleur parti de l'héritage arabo-musulman (les grands savants musulmans comme *Ibn Sînâ=Avicenne* et *Ibn Rochd=Averroès*, ont été des références jusqu'à la Renaissance, au XVI^e siècle) de se poser en adversaire résolu, déterminé de l'Islâm, religion, et de la civilisation arabo-musulmane à travers les Etats qui la représentaient et l'exprimaient. Cet esprit d'hostilité a soufflé de façon permanente en Europe, malgré la parenthèse de l'époque romantique, au XIX^e siècle, où l'Orient exotique a inspiré et fait rêver quelques écrivains ou peintres.

Le développement matériel de l'Europe, parallèle au déclin de l'espace arabo-musulman, a produit une image dégradée de l'individu arabe et de l'Islâm, religion. Les XIX et XX siècles ont vu se substituer à l'admiration et la crainte que suscitait la civilisation arabo-musulmane entre les IX et XII siècles (pour s'en convaincre, il suffit de rappeler l'image éblouissante de chevalier laissée par Salah-eddine Al-Ayyoûbi (*Saladin*) dans l'esprit des grands souverains européens chrétiens de la fin du XII siècle, Richard Cœur de Lion l'Anglais et Philippe Auguste le Français, lors de la III croisade) une forme de paternalisme teinté de mépris. Toutes les actions impliquant l'Occident depuis la fin du XIX siècle jusqu'à nos jours portent la marque de l'hostilité et du mépris aggravés par l'incapacité de l'espace arabo-musulman à se réformer, à s'unir et à revivifier l'esprit de conquête spirituelle et intellectuelle. Ce vaste espace ne peut plus proposer l'équivalent d'une *Beyt El-hikma*, d'un *Ibn Sînâ*, esprit universel, et d'un *Ibn Rochd*.

Faut-il se lamenter, incriminer les autres ou prendre résolument en main notre destin? Voilà les questions qu'il faut affronter et auxquelles il faut se résoudre à répondre avec courage et lucidité.

Du même auteur :

- La femme dans les œuvres romanesques de Miguel de Unamuno.*
- El engano*, manifestation littéraire du conceptisme. (article).
- La tauromachie dans son vocabulaire.* (communication).
- Voyage au cœur de l'Espagne* (ouvrage en préparation).
- L'attitude de l'Espagne face à la colonisation de l'Algérie* (ouvrage en préparation).

* Docteur en études Ibériques, Professeur à l'Université d'Alger (département d'espagnol).